



Cahiers d'études africaines

213-214 | 2014
Les mots de la migration

Mobilité, migrations et littératures en réseaux

Exemple des romans poulâr

Mobility, Migrations and Literary Networks. The Case of Pulaar Novels

Mélanie Bourlet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/17677>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.17677

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2014

Pagination : 309-340

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Mélanie Bourlet, « Mobilité, migrations et littératures en réseaux », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 213-214 | 2014, mis en ligne le 27 juin 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/17677> ; DOI : 10.4000/etudesafriaines.17677

Mobilité, migrations et littératures en réseaux

Exemple des romans poulâr

« La perspective épistémologique consistant à concevoir le migrant dans un système global de mobilités s'inscrit dans une démarche sociologique encore conceptuellement faible et tâtonnante » (Diminescu 2005 : 275). C'est en ces termes que la sociologue Dana Diminescu introduit l'enjeu théorique de l'étude des migrations d'un point de vue sociologique dans un article intitulé « Le migrant connecté : pour un manifeste épistémologique » (*ibid.*). Ce constat est tout aussi valable pour les études littéraires. S'il est un fait acquis que nous vivons aujourd'hui dans une « culture de la mobilité » (*ibid.* : 276), caractérisée par une intensification de la circulation des hommes, des échanges sociaux et des biens culturels grâce aux progrès technologiques où « les migrants sont les acteurs d'une culture de lien qu'ils ont eux-mêmes fondée et qu'ils entretiennent dans la mobilité » (*ibid.* : 277), l'un des défis majeurs de la critique littéraire demeure néanmoins la mise en adéquation des outils critiques à la réalité de la mondialisation, par la prise en compte des effets de la mobilité des hommes sur la communication littéraire et sur les textes. La mondialisation pose en effet de manière centrale la question de la spatialité, de l'articulation des échelles locale, nationale, et internationale.

Si le tournant transnational des études littéraires et l'avènement de la critique postcoloniale dans les années 1970 aux États-Unis ont permis d'attirer l'attention sur des littératures discrètes en contexte transnational (Jay 2010), en particulier sur les littératures des minorités, il faut bien avouer cependant que l'étude et l'interprétation de ces phénomènes littéraires se heurtent aux limites théoriques d'un schéma d'analyse binaire (centre/périphérie), situation par ailleurs bien connue et relevée aussi bien par les littéraires que par les géographes, les anthropologues et les sociologues. C'est pourtant du côté de ces derniers que la réflexion théorique sur la mobilité comme forme de continuité du lien social est la plus avancée, en plaçant désormais le mouvement et les réseaux au cœur des analyses (Tarrius 2000 ; Latour 2005 ; Callon 2006), faisant du migrant un « acteur-réseau »¹. De fait, la notion de migrant « qui s'appuie sur différentes formes

1. À cette différence près que la théorie de l'« acteur-réseau » (*Actor-Network Theory*) ne concerne pas seulement les êtres humains, mais également les objets

de rupture, considérées comme fondatrices et radicales, est mise en difficulté. En revanche, un autre principe organisateur émerge : mobilité et connectivité forment désormais un ensemble de base dans la définition du migrant du XXI^e siècle [...]. Hier : immigrer et couper les racines ; aujourd'hui : circuler et garder le contact » (Diminescu 2005 : 279). Les propositions géo-philosophiques de Gilles Deleuze et Félix Guattari (1975) bénéficient ainsi d'un éclairage nouveau, en particulier pour les littératures des minorités, emblématiques d'une condition de la littérature puisant sa force dans la mise en réseau d'un collectif, dans sa connectivité².

Les littératures transnationales en langues africaines, en particulier, posent la question de l'activation de ces outils critiques (Garnier 2006, 2008) et de l'intérêt d'une perspective multilocale (Marcus 1995 ; Appadurai 2005) pour ce qui est considéré par la critique littéraire comme des épiphénomènes mondiaux. Ce que nous voudrions donc montrer ici, à partir d'un exemple précis, c'est comment la question de la mobilité, envisagée à partir d'une approche anthropologique « multisite » (*ibid.*) de ces littératures, engage aussi notre perception de ce qu'est la littérature et dans quelle mesure ces dernières poussent la critique vers un changement de topographie littéraire ? C'est la raison pour laquelle je parle de littératures « en réseaux » (expression qui me semble presque tautologique par ailleurs), afin de mettre davantage l'accent sur les mouvements qui les traversent. Une seconde question se pose, liée à la première : dans quelle mesure la littérature peut-elle être une forme de socialité en contexte de mobilité ? Cette dernière étant entendue ici, à la suite des travaux menés en sociologie sur les espaces et les réseaux transnationaux (Latour 2005), comme une possibilité d'extension et de renouvellement du lien social.

Afin de mesurer les enjeux théoriques d'une perspective multisite (notamment transnationale) des littératures en langues africaines, il convient tout d'abord de rappeler les paradoxes d'une critique littéraire (essentiellement francophone) pourtant très attentive aux effets de la mobilité, des migrations sur la littérature en contexte de mondialisation, mais qui s'intéresse encore peu aux littératures en langues locales (africaines, notamment). Ces paradoxes nous semblent révélateurs d'un « inconscient » de nature géopolitique (Jameson 1986) et des limites d'une forme de spatialisation théorique de la littérature (le « champ littéraire » de Pierre Bourdieu) largement partagée par la critique littéraire qui consiste à percevoir la littérature avant tout comme une construction à la fois institutionnelle et sociohistorique (Casanova 1999).

et les discours (désignés par le terme d'acteurs ou actants) qui, dès lors qu'ils entrent en interaction, créent du social. Chaque acteur étant un réseau à lui tout seul (LAW & HASSARD 1999 ; LATOUR 2005 ; CALLON 2006).

2. « La minorité se définit comme ensemble non dénombrable, quel que soit le nombre de ses éléments. Ce qui caractérise l'indénombrable, ce n'est ni l'ensemble, ni les éléments : c'est plutôt la connexion, le "et" qui se produit entre les éléments, entre les ensembles et qui n'appartient à aucun d'eux [...] » (DELEUZE & GUATTARI 2006 : 587).

Il ne s'agit nullement de rejeter cet apport théorique, fort utile par ailleurs pour explorer les relations de pouvoir existant au sein d'un champ littéraire. Cependant le fait est que ces objets d'études que sont les littératures en langues locales posent naturellement la question de ses limites, du décloisonnement (linguistique, territorial) des études littéraires et du renouvellement de ces outils car les interrogations qu'elles soulèvent recoupent à bien des égards celles des anthropologues postcoloniaux sur la place du « local » dans un monde globalisé. En effet, leur degré d'institutionnalisation se révèle un indicateur insuffisant pour saisir une certaine forme d'intensité qui semble les caractériser. Comment dès lors rendre compte de leur dimension vivante ?

J'illustrerai mes propos par un exemple : celui d'une littérature dans une langue africaine — le poulâr, variante dialectale du peul parlée au nord du Sénégal, au sud de la Mauritanie et à l'ouest du Mali — publiée à la fois en Afrique et hors d'Afrique (en France notamment). Nous montrerons que la littérature le cas échéant y apparaît davantage comme une circulation d'énergie, un nœud d'interactions qui produisent un effet d'intensité, une possibilité de renouvellement du lien social par le prisme de l'écriture et des livres, permettant la mise en réseau (connectivité) et la mise en débat (réflexivité) d'une communauté peule dispersée et profondément ébranlée par les changements qui la traversent.

Mobilité : l'enjeu topographique pour les études littéraires

Il s'agit tout d'abord d'établir un double constat : d'une part, le rapport entre littératures en langues africaines et mondialisation, qui suggère le mouvement des hommes et des productions culturelles, ne semble pas retenir jusqu'à présent l'attention d'une critique littéraire, surtout francophone, pourtant très attentive aux études transnationales et postcoloniales ; d'autre part, l'existence de littératures transnationales et/ou multilcales en langues africaines sur le continent africain (haoussa, swahili, peul, berbère par exemple) parfois anciennes n'a pas suscité dans les études littéraires africaines de questionnement méthodologique spécifique sur, par exemple, l'intérêt d'une perspective transnationale des productions littéraires. La nature paradoxale de ces constats met en évidence l'enjeu des études littéraires autour de la question de la spatialité.

Paradoxes

Je commencerai donc ici par relever un premier paradoxe, celui d'une partie de la critique littéraire ayant explicitement, depuis les années 1980, cherché à rendre compte du rapport entre écriture littéraire et expérience migratoire, en créant des catégories d'analyse aux appellations diverses — écritures

migrantes (Chartier 2002 ; Dumontet & Zipfel 2008 ; Moisan 2008), littératures des immigrations (Bonn 1995), des diasporas, de l'exil (Cazenave 2003 ; Albert 2005), littératures immigrantes (Halen dans Dumontet & Zipfel 2008 : 37-49), littérature de la migration (Declercq 2011), etc. — qui ont en commun une attention accrue portée à l'origine géographique et au profil sociologique des écrivains (africains, chinois, haïtiens, etc. ; première, deuxième, troisième génération de migrants), à leur place dans le système littéraire national, et à l'étude des effets poétiques de la migration, en particulier l'analyse du traitement de l'espace, des postures énonciatives, et de la langue d'écriture³. Et c'est à ce niveau — linguistique — que se situe le grand paradoxe de ces courants littéraires de la migration : si la question de « la surconscience linguistique », de « la fabrique de la langue » (Gauvin 2004), celle d'une langue déterritorialisée dans le sens deleuzien du terme⁴, est au cœur de leur réflexion, cette dernière s'appuie toutefois sur un *corpus* d'œuvres exclusivement euphones étudiées à l'échelle nationale, dans la langue officielle de la nation. On s'étonnera par exemple de ce que les expressions « écritures migrantes » au Canada ou « littératures de l'immigration » en France renvoient toujours à des romans écrits exclusivement en français. Qu'en est-il des productions littéraires des migrants dans leurs langues maternelles, en Europe par exemple ? Une facette, peut-être moins visible et lisible (mais tout de même audible), de la mondialisation — celle de la mobilité des langues — ne semble retenir que partiellement l'attention d'une critique littéraire davantage focalisée sur la manière dont un écrivain d'origine étrangère parvient à « faire son trou » dans une langue dite « majeure » (notamment le français et l'anglais), comment cet écrivain imprime dans la langue de l'Autre la pluralité des langues et des cultures qui l'habite (exemple d'Ahmadou Kourouma qui « malinkise » la langue française). Un écrivain d'origine marocaine décidant d'écrire une pièce de théâtre en berbère en Europe (Merolla 2006) est-il moins apte à innover, à effectuer un travail de création, de déterritorialisation de la langue, que s'il écrivait en français ?

Du côté des études culturelles — où sont du coup rassemblés tous les spécialistes des littératures dans les langues africaines (swahili, malgache,

3. Pour une étude récente et approfondie de la question, voir l'essai de Catherine MAZAURIC (2012).

4. Le concept de déterritorialisation créé par G. Deleuze et F. Guattari rend compte d'un mouvement créatif traversant aussi bien les arts (le cinéma, la littérature par exemple), que le social et le politique et qui consiste en un détournement des usages habituels des objets, de l'écriture, etc., pour créer de nouveaux usages. De fait, le mouvement de déterritorialisation est inséparable de la reterritorialisation. Un territoire créé par habitude est abandonné au profit d'un nouveau naissant de nouveaux usages. Typiquement, en littérature, c'est l'opération qui consiste à « faire son trou » — expression deleuzienne — dans une langue, à inventer de nouveaux langages. Le cas emblématique pour G. Deleuze et F. Guattari était les écrivains s'exprimant dans une langue non maternelle, vivant au carrefour de plusieurs langues (ex. Kafka).

peul, yoruba, berbère, etc.) — on relèvera cet autre paradoxe, d'ordre socio-historique cette fois : cette réalité de la mondialisation que sont les diasporas africaines, phénomènes qui intéressent beaucoup les sociolinguistes, les anthropologues, les historiens et les sociologues, n'a pas donné lieu à une réflexion spécifique chez les spécialistes des littératures en langues africaines, par ailleurs très soucieux d'examiner les interactions entre sociétés africaines et expression littéraire orale et écrite (Baumgardt & Bounfour 2000 ; Baumgardt & Derive 2008) ou encore de restituer la profondeur historique et la vitalité de l'expression littéraire écrite en Afrique (Gérard 1981, 1990 ; Ricard 1995, 2006). C'est par le prisme des représentations de l'espace, de l'altérité et des contacts de langues et de cultures qu'est évoquée en filigrane la question de la mobilité des hommes et ses effets textuels, à l'échelle du continent africain. La mise en récit de l'expérience migratoire n'est pas ce qui retient en premier lieu l'attention des spécialistes. On peut toutefois se demander si les phénomènes migratoires qui affectent le continent africain, engendrent des formes particulières de spatialisation littéraire ? Il n'est pas irréaliste d'imaginer que si le français se parle et s'écrit à Paris, Montréal ou Dakar et donne lieu à une expression littéraire originale, des langues africaines se parlent et s'écrivent aussi un peu partout dans le monde, ayant une réception locale à l'instar de celle existant pour les écrits en ourdou à Paris. Le fait est que la notion de diaspora suscite un désintérêt, voire une certaine méfiance (Ricard 2004 : 19), suspectée de détourner l'attention de la critique des productions littéraires du continent africain, puisqu'elle demeure encore le domaine de prédilection des études littéraires francophones (ou anglophones). D'une certaine façon, cette mise à l'écart des diasporas a permis l'ébauche d'une construction d'un champ littéraire qui reste encore à prouver (Barber & Furniss 2006)⁵. En revanche, les spécialistes des littératures en langues africaines ont mis très tôt en œuvre une approche pluridisciplinaire (anthropologie, littérature, sociolinguistique), cosmopolitique et inclusive, attentive à la diversité linguistique des pays africains, qui ne sera préconisée que plus tardivement par les anthropologues (certains africanistes, d'ailleurs) pour rendre compte de la « *Super-diversity* »⁶ des pays européens (Blommaert 2011).

5. C'est par crainte de la désincarnation et de la déterritorialisation (entendue cette fois dans son sens littéral, et non deleuzien) de la littérature qu'Alain RICARD (2004 : 19), par exemple, écarte les diasporas de son projet d'étude des « littératures d'Afrique » pour se concentrer sur des « textes qui, publiés et lus sur place, y ont un écho et nous permettent de comprendre ce qui intéresse ces lecteurs et quelle représentation ils se font de la littérature » (*ibid.* : 18), opposant ainsi la réalité du terrain (local, africain) aux « rêves de la Diaspora » (ici, délocalisée, hors d'Afrique). Il faut bien comprendre que ce rejet des diasporas est surtout une position défensive, militante qui consiste à prouver, au travers de l'histoire littéraire, que l'Afrique n'est pas seulement continent de l'oralité, mais aussi celui de l'écriture. Ce parti pris radical fut nécessaire pour donner aux littératures d'Afrique une certaine visibilité.

6. La notion de « *Super-diversity* » forgée par Steven VERTOVEC (2007) renvoie à la diversité croissante, y compris linguistique, des catégories de migrants.

Paradoxalement, l'avènement de la critique postcoloniale — dans laquelle a pu s'insérer les réflexions sur les littératures issues de la migration — et qui a tout de même permis d'attirer l'attention sur la mobilité comme forme de spatialité n'a occasionné que quelques rapprochements entre littéraires des deux bords. On notera par exemple les orientations plurilingues (y compris les langues africaines) prises par certains littéraires dans leurs travaux, dans les pays anglophones notamment, lesquels s'inscrivent dans les études postcoloniales, à l'instar de Stephanie Newell (2006 : 81). Celle-ci, constatant que « Printed vernacular literature tends to be ignored by literary critics », s'appuie sur les propositions théoriques d'Arjun Appadurai — ses *scapes* (*ethnoscapes*, *technoscapes*, *mediascapes*, *finanscapes*)⁷ — pour envisager la mobilité et les productions littéraires africaines dans leur complexité et insérer ainsi ces dernières dans des débats plus larges (postcoloniaux en particulier). Elle aborde la question linguistique sous l'angle de la difficile traduction d'œuvres dans des langues africaines, la manière dont langues européennes et africaines nourrissent la création littéraire sur le continent africain. Cette tendance de la recherche, quoique encore timide, est encourageante et nous indique que les frontières linguistiques (et territoriales) qui compartimentent les études littéraires africaines sont probablement amenées à s'estomper de plus en plus car elles correspondent à un besoin de réfléchir autrement sur la littérature, en introduisant des objets d'études et une approche anthropologique encore confinés aux études culturelles. Dans l'ensemble cependant, les spécialistes des littératures en langues africaines restent encore insensibles à la critique postcoloniale, peu convaincus par la césure historique introduite par le « post » du « postcolonial », qui serait synonyme d'avènement d'une culture de la mobilité. On peut penser que cette situation est révélatrice de deux conceptions différentes de la mondialisation telles que relevées par Paul Jay (2010) : celle, postcoloniale et enthousiaste qui verrait comme une nouveauté postmoderne et un résultat des décolonisations cette question des circulations des hommes et des biens ; et l'autre, qui verrait la mondialisation comme un phénomène de plus grande amplitude, marqué par une série de ruptures historiques que le continent africain en l'occurrence a pu vivre (esclavage, colonialisme, décolonisations), de tous temps traversé par des mouvements migratoires (Robertson 1992)⁸. Dans

7. Ce suffixe cherche à rendre compte de différents types de flux qui traversent la société.

8. L'auteur pose que la mondialisation a une longue histoire et qu'elle n'a pas commencé avec les décolonisations même si, depuis la seconde moitié du XX^e siècle, avec l'irruption des nouvelles technologies, la vitesse des échanges s'est intensifiée facilitant le phénomène de ce que Henry JENKINS (2006) nomme « *Convergence Culture* », que l'on pourrait définir comme la mise en relation accélérée des hommes et des biens culturels grâce aux progrès technologiques. Cette thèse, suspectée de minimiser le traumatisme des colonisations et la rupture historique que marquent les décolonisations (thèse défendue par A. APPADURAI 2005), considère ainsi que ce à quoi nous assistons est en évolution depuis au moins le XV^e siècle. Il existerait ainsi plusieurs moments-clés dans l'évolution de la

cette perspective, on peut imaginer que la mobilité n'a rien de franchement moderne pour les spécialistes des littératures du continent africain.

La question de la mobilité pour la littérature engage donc forcément une réflexion sur le rapport de la langue au territoire, à l'espace et à l'histoire de manière générale⁹.

Spatialisation littéraire

Il me semble que ces paradoxes et ces préoccupations différentes mettent en effet en lumière les limites d'un modèle théorique qui perçoit la littérature avant tout comme une construction institutionnelle et historique. Il m'apparaît donc de plus en plus que cette question de la spatialité est aussi celle de la littérature, de ce qu'est la littérature.

Les littératures écrites en langues africaines aux dynamiques à la fois locales et transnationales, publiées tant en Afrique que hors d'Afrique, comme c'est le cas pour le berbère et le peul par exemple, posent avec acuité la question de la spatialité littéraire, des liens entre littérature, langue et territoire. Elles soulèvent en filigrane des questions aux retombées théoriques importantes : la capacité d'extraversion (ou déterritorialisation) d'une littérature dans une langue locale dépend-elle de la capacité de diffusion et du degré d'institutionnalisation de cette dernière ? Écrire dans une langue locale, est-ce une forme de repli identitaire ? Ces questions ne sont pas nouvelles, elles ont toujours été posées par ceux qui s'intéressent aux littératures des minorités linguistiques, à commencer par les écrivains eux-mêmes à l'instar du Kenyan Ngugi wa Thiong'o, mais elles sont désormais d'une actualité brûlante car elles recoupent les interrogations soulevées par les théoriciens postcoloniaux (Appadurai 2005 ; Bhabha 2007) à propos du local : « Quelle est la nature du local en tant qu'expérience vécue dans un monde globalisé et déterritorialisé ? » (Appadurai 2005 : 96). Ngugi wa Thiong'o, écrivain de renommée internationale est l'auteur d'un essai, *Decolonising the Mind* (1986), connu chez les écrivains en langues africaines, essai dans lequel il signale son intention d'abandonner la langue anglaise (qui lui a permis de se faire connaître) pour l'écriture de ses romans pour n'écrire désormais plus qu'en kikuyu. Loin d'exprimer une volonté d'enfermement, ce choix représente au contraire pour lui une possibilité d'explorer

mondialisation qui seraient outre la colonisation, le développement du commerce maritime, les explorations, l'esclavage, la création des passeports, la communication électronique, les guerres mondiales, etc. La conséquence pour les études littéraires et culturelles est importante : l'étude de la mobilité dans une perspective transnationale peut concerner n'importe quelle période (pas seulement le post-colonial) à partir du moment où les textes sont mis en relation et replacés dans leur contexte historique (JAY 2010 : 39).

9. En témoigne l'intérêt accru ces dernières années des littéraires pour la géographie.

le monde autrement et ce, même si par la suite il a continué d'écrire en anglais (en plus du kikuyu).

On le voit bien, les questions que ces littératures en langues africaines posent, n'engagent plus seulement les littératures minoritaires (ou « petites » littératures), mais la littérature mondiale dans sa totalité. Dans ce contexte, il est possible d'entrevoir des points de convergence et un rapprochement des outils théoriques pour aborder ce problème de spatialité littéraire. Pensons par exemple aux concepts de « déterritorialisation », et de « littérature mineure »¹⁰ tels qu'ils ont été formulés par Gilles Deleuze et Félix Guattari dans les années 1970. Paradoxalement, ces concepts, utilisés abondamment pour valoriser les œuvres produites par des écrivains d'origine étrangère (africains, par exemple) dans les langues officielles des États-nations (français par exemple) ont été conduits progressivement à se confondre avec les catégories d'analyse des littératures issues de la migration, alors qu'originellement il s'agissait d'élaborer « un concept plus objectif » afin de comprendre le procédé en littérature : ce qu'est la littérature, en somme. La langue majeure est devenue peu à peu synonyme de « grande » langue, voire de langue officielle. Or, G. Deleuze et F. Guattari (1975 : 35) sont très clairs à ce sujet : la question pour la littérature, c'est « comment arracher à sa propre langue une littérature mineure, capable de creuser le langage ? ». La déterritorialisation d'une langue, sa capacité d'extraversion, ne saurait donc dépendre de son statut (officielle, nationale, etc.). Minorer une langue pour un écrivain consiste à rendre son écriture intensive, à faire jouer les fonctions des langages entre eux. Dès lors, il n'y a pas de raison à ce que ce concept de déterritorialisation, qui est au cœur des études littéraires transnationales et postcoloniales, ne puisse s'avérer opérant pour des œuvres écrites dans des langues africaines : c'est ce qu'a montré Xavier Garnier (2006) à propos des romans swahili. Comment expliquer alors cette marginalisation des littératures en langues locales dans les études littéraires et ce préjugé selon lequel elles seraient peu intéressantes à étudier ?

Il faut bien comprendre que la mise à l'écart des langues locales de la critique littéraire ne semble étonner personne à l'exception de ceux qui s'intéressent aux littératures dans d'autres langues que le français ou l'anglais. Et cette situation est tout à fait révélatrice d'un « inconscient géopolitique qui informe l'approche occidentale des littératures autres » (Vieillescazes in Casanova 2011 : 36), qui n'est autre que la manifestation inconsciente d'un mode de penser la littérature particulièrement tenace, déjà dénoncé en

10. Une littérature mineure n'est pas forcément une littérature de minorités. C'est la condition révolutionnaire de toute littérature, synonyme pour G. Deleuze de subversion d'une langue « majeure », d'une langue normée, standardisée. Minorer, c'est donc parvenir à mettre en variation un mode majeur, condition d'une déterritorialisation de l'écriture. L'expression « littérature mineure dans une langue majeure » ne renvoie donc pas uniquement aux œuvres produites par des Africains en français. Ce n'est pas une catégorie qui désignerait « les littératures périphériques », mais bien un procédé.

1986 par le théoricien américain Frederic Jameson, qui consiste à réfléchir aux effets de la mondialisation sur la littérature depuis le promontoire de l'Occident et qui se traduit par la croyance en de « grandes » littératures (dans de « grandes » langues) et de « petites » littératures (dans de « petites » langues). Le modèle théorique sous-jacent et dominant dans la critique littéraire (bien qu'il ne soit pas toujours cité), « le champ littéraire » de Bourdieu, a fait par exemple des littératures francophones des littératures « périphériques » qui graviteraient autour d'un centre qui serait la littérature française. Quant aux littératures en langues locales, elles seraient d'une certaine manière en marge de cette périphérie. Si cette approche sociologique a le mérite de mettre en évidence les inégalités existant au sein de la littérature mondiale (Casanova 2011), elle tend néanmoins à établir des hiérarchies entre les œuvres produites et les langues d'écriture (« petites » vs « grandes » langues) et à faire de la littérature, une construction institutionnelle, historique avant tout où l'ancienneté a rang de valeur littéraire. Ce schéma d'explication s'est révélé redoutablement opérant, au point que ce qui n'aurait du rester qu'un modèle explicatif sociohistorique du fonctionnement de la république mondiale des lettres, en est venu à contaminer largement le champ de l'analyse et des œuvres littéraires, et le point de vue de la critique littéraire sur les œuvres : les littératures en langues africaines sont considérées, il faut bien le reconnaître, encore largement comme des curiosités sociologiques plutôt que comme des œuvres susceptibles d'être prises au sérieux par la critique littéraire¹¹. Preuve en est le faible nombre d'analyses littéraires les concernant. Le mot « littérature » pourrait presque paraître blasphématoire pour les qualifier, d'autant que certaines d'entre elles n'ont pas atteint le niveau d'« autonomie littéraire » institutionnelle qui les qualifierait alors dans cette perspective théorique de « littérature ». Au mieux, les littératures en langues locales sont enfermées dans la catégorie des « petites » littératures (au sens institutionnel), périphériques, condamnées à n'être que de simples curiosités, n'ayant pas atteint un degré suffisant d'autonomie pour produire des œuvres véritablement novatrices, engagées dans une lutte sans merci (mais vaine) pour leur reconnaissance. Elles ne semblent pas avoir grand-chose à apporter à la littérature mondiale, hormis le fait qu'elles sont la preuve vivante de l'existence de rapports de domination dans la république mondiale des lettres. Pourtant, des œuvres en langues locales existent, émergent en dépit de ces rapports évidents de domination. C'est le cas par exemple des romans en ciluba, en berbère, en peul, en wolof. L'existence de rapports de force évidents entre les langues doit-elle pour autant amener la critique à lire ces œuvres à l'aune du seul critère de

11. La parution du manifeste *Pour une littérature-monde* (paru dans *Le Monde*, le 16 mars 2007) signé par des écrivains francophones ne fut-elle pas une tentative désespérée (que d'aucuns jugeront vaine) de mettre un terme à cette dichotomie centre/marges au sein de la littérature française ? En filigrane, c'est bien un rapport politique qui est mis en cause : la littérature se réduit-elle à ces rapports de pouvoir (aussi puissants soient-ils) ?

la marginalité ? Pourquoi s'intéresse-t-on moins dans ces cas-là au processus à l'œuvre dans l'écriture ? La parution du roman en wolof *Doomi Golo* de Boubacar Boris Diop (2003), écrivain reconnu pour ses œuvres en français, n'a visiblement pas suscité le même enthousiasme que ses précédentes œuvres. Ce qui en dit long sur la persistance inconsciente d'un mode de penser la littérature défavorable aux langues locales, ou tout du moins d'une certaine incompréhension¹².

En 1986, le théoricien américain Frederic Jameson, dans un article connu, dénonçait l'attitude condescendante, parfois bienveillante mais surtout le désintérêt de la critique littéraire occidentale, envers ce qu'il nomme « les littératures du Tiers-Monde ». Si Frederic Jameson n'évoque pas explicitement la question de la langue dans cet article, celle-ci demeure toutefois implicite dans la mesure où il rend compte d'une évidente hiérarchisation des littératures dans le monde et de la mise à l'écart de textes déroutant pour un lecteur occidental qui n'en serait pas le destinataire privilégié : « Entre nous et ce texte étranger, nous ressentons la présence d'un autre lecteur, l'Autre lecteur, pour qui un récit qui nous paraît conventionnel ou naïf possède une fraîcheur d'informations et un intérêt social qu'il nous est impossible de partager [...]. » Il évoque la « peur » et la « résistance » de la critique littéraire devant des objets d'études inhabituels¹³. À cette peur de l'Autre, s'ajoute le fait que ces littératures paraissent quelque peu dépassées pour une critique occidentale se voulant moderne, qui masquerait ainsi son angoisse par des réactions que Frederic Jameson juge « parfaitement naturelles, parfaitement compréhensibles et affreusement provinciales [...] »¹⁴.

12. Si pour W. T. Ngugi et B. B. Diop, le passage à l'écriture dans une langue africaine fut motivé par des raisons d'ordre politique (emprisonnement pour Ngugi ; génocide rwandais pour Diop) et donc le signe ostensible d'un rejet d'une langue héritée de la colonisation (anglais, français), ce fut surtout pour eux *a posteriori* une expérience nouvelle et enthousiasmante (« écrire en wolof m'a permis de sortir de l'ornière du réalisme », Conférence de B. B. Diop, Foire du Livre, Dakar, décembre 2003). La lecture de ces œuvres par le seul prisme des rapports de domination me semble de fait insuffisante. Quelque chose de nouveau, d'inattendu semble être apparu au moment de l'écriture : une surprenante facilité d'expression dans la langue maternelle, un plaisir d'écrire, une connexion intense au travail de création (y compris orthographique) qui, à mon sens, ne sauraient être compris uniquement à l'aune de la marginalité, et qui ont à voir aussi avec l'écriture comme activité créatrice, comme processus en prise directe avec la vie. Cette question du rapport au politique me semble bien plus large.
13. « [...] La peur et la résistance dont je parle ont donc trait au fait que nous ressentons notre non-coïncidence avec cet autre lecteur si différent de nous ; que nous avons le sentiment qu'afin de coïncider adéquatement avec cet Autre "lecteur idéal" — autrement dit, afin de lire ce texte de façon adéquate, nous devrions nous défaire d'une grande part de ce qui nous est individuellement si précieux, et reconnaître une existence et une situation auxquelles nous ne sommes pas habitués, et qui, à ce titre, nous effraient — une existence et une situation que nous ne connaissons pas et préférons ne pas connaître » (Jameson dans CASANOVA 2011 : 39-40).
14. « Tout cela paraît affecter le processus de lecture de la façon suivante : en tant que lecteurs occidentaux dont les goûts (et tant d'autres choses) se sont formés

« Le roman du Tiers-Monde ne procurera pas les satisfactions offertes par Proust ou Joyce ; mais il est affligé d'une tare sans doute plus grave : il a tendance à nous rappeler des stades dépassés du développement culturel de notre premier monde, ce qui nous amène à conclure qu'ils écrivent encore des romans comme Theodore Dreiser ou Sherwood Anderson [...] » (Jameson dans Casanova 2011 : 39)¹⁵.

L'intérêt de la question de la mobilité en littérature va donc bien au-delà des représentations des migrations. Ce qui est en jeu surtout, c'est une forme de spatialisation théorique de la littérature, une construction verticale — à la fois institutionnelle et historique — qui condamne les littératures locales à être (la marge de la marge) systématiquement déconsidérées par la critique et l'institution littéraire¹⁶. Hans Ulrich Gumbrecht (2008), spécialiste de littérature comparée, s'interroge : « Shall We Continue to Write Histories of Literature ? »

Intérêt d'une approche ethnographique transnationale et/ou multilocale : la question du réseau

Afin de mesurer la portée théorique de ces littératures en langues locales, africaines en particulier, l'une des pistes possibles serait donc d'explorer l'un de ces modes de spatialisation encore peu étudié, le transnational et/ou le multilocal en mettant en œuvre une approche méthodologique qui consiste à pluraliser les lieux d'enquête pour comprendre les effets de la mobilité sur la littérature : « Traduire la tension entre le verbe et le monde en une stratégie ethnographique productive exige une nouvelle compréhension du monde déterritorialisé [...]. Mais un nouveau style d'ethnographie peut saisir l'impact de la déterritorialisation sur les ressources imaginaires d'expériences vécues locales. En d'autres termes, la tâche de l'ethnographie consiste maintenant à élucider une énigme : quelle est la nature du local en tant qu'expérience vécue dans un monde globalisé et déterritorialisé ? » (Appadurai 2005 : 96).

au contact de nos modernismes, un roman populaire ou socialement réaliste tend à se présenter à nous non pas immédiatement, mais comme déjà lu » (Jameson, trad. Vieillescazes, in CASANOVA 2011 : 39-40).

15. Ces observations font écho à celles de Xavier GARNIER (2008) qui a bien montré que la mise à l'écart des littératures en langues locales par la critique post-coloniale, s'explique par « trois stéréotypes plutôt dévalorisants [...] : ces littératures seraient locales, populaires et didactiques. Or, dans la perspective post-coloniale, ainsi que francophoniste, il existe un consensus fort pour valoriser les littératures ayant une vocation internationale, savante et subversive ». C'est en ce sens qu'il évoque l'existence d'un « inconscient postcolonial ».

16. Il suffit pour cela de compter les universités proposant des formations en littérature africaine, par rapport à la littérature française, puis d'observer dans quels cursus se situent les études littéraires en langues africaines. L'ordre de grandeur dit bien la place réservée à chacune.

L'une des particularités des littératures écrites en langues africaines en effet est qu'elles ne s'affichent que très peu dans les devantures des libraires, notamment occidentales, qu'elles exigent donc du chercheur un important travail de terrain pour trouver les textes (Ricard 2004 ; Bourlet 2009). On peut penser que cette dimension anthropologique est fondamentale dans la compréhension de ces phénomènes littéraires faiblement institutionnalisés. Quant aux avantages méthodologiques de l'approche transnationale, ils sont bien connus des sociologues (Nedelcu 2010) : possibilité de sortir d'un cadre d'analyse binaire centre/périphérie, ici/là-bas, mobile/immobile pour montrer que le migrant du XXI^e siècle peut s'inscrire dans plusieurs espaces à la fois (grâce aux nouvelles technologies notamment) ; possibilité de sortir du cadre national pour examiner les liens transnationaux et les nouvelles formes d'organisations sociales et politiques en réseaux ; possibilité donc pour les langues de sortir du cadre de l'État-nation ; possibilité d'examiner les changements dans les rapports des individus à l'espace en contexte de mondialisation ; possibilité de sortir d'une conception territoriale. Partant de cette orientation méthodologique, on s'intéressera alors moins à l'institutionnalisation de la littérature (statut de la langue d'écriture, position des écrivains, nombre de maisons d'édition, etc.) au sein des États — même si cette question importante ne peut être éludée — qu'aux différentes formes d'interactions, aux mouvements permettant de mettre au jour des dynamiques littéraires qui ne sont pas forcément visibles institutionnellement mais n'en sont pas moins révélatrices de ce que peut être la littérature.

Enfin, les propositions — certes radicales mais fort intéressantes pour notre propos — de Bruno Latour (2005), dans son ouvrage *Changer de société, refaire de la sociologie* dans le cadre de l'Actor-Network-Theory (Théorie de l'Acteur-Réseau), peuvent fournir des outils méthodologiques dans l'approche de phénomènes littéraires locaux faiblement institutionnalisés. Il définit « l'acteur-réseau » comme « ce qui est amené à agir par un vaste réseau étoilé de médiateurs qui le traversent. Il doit son existence à ses nombreux liens : les attaches sont premières, les acteurs viennent en second » (*ibid.* : 317). Un acteur-réseau peut donc être un objet ou un homme. B. Latour (*ibid.* : 336) invite le chercheur, une fois confronté à son objet d'études, à porter attention aux associations qui le composent « puis sur les différentes manières dont elles peuvent avoir éventuellement renouvelé le répertoire standardisé des liens sociaux », à « ignorer son contenu pour considérer plutôt les aspects sociaux qui doivent l'entourer », à suivre les acteurs eux-mêmes, ce qui les fait agir car, selon lui, c'est de ces associations que naît le social. Il s'agit donc d'identifier « le mouvement vers le collectif qui retrace le social » (*ibid.* : 357). Cette approche est aux antipodes de celle qui s'intéresse à des positions, à une approche institutionnelle de la littérature. La théorie de l'acteur-réseau place en son cœur le mouvement et cette idée implicite — qui nous interpelle dans l'exemple présenté ci-dessous — de la dimension performative des associations desquelles peuvent naître ou se renouveler le social.

Cette première partie avait donc pour objectif de cerner les enjeux d'une perspective transnationale et d'une approche ethnographique multilocale pour les littératures écrites en langues africaines, dans le cadre d'une réflexion portant sur les effets de la mobilité sur la littérature qui pose de manière centrale l'enjeu de la spatialité. Ce panorama, certes général et essentiellement francophone, ne prétendait pas à l'exhaustivité, il avait pour seul but de montrer que les littératures des migrations africaines restaient encore, même si certains travaux laissent présager une orientation nouvelle, étudiés dans une perspective inclusive, à l'échelle d'un État. La seconde partie s'attachera donc à illustrer l'intérêt d'une approche transnationale/multilocale d'une littérature « invisible » institutionnellement, à partir du cas de la littérature contemporaine transnationale de langue poulâr.

La littérature poulâr, un rapport d'intensité à l'écriture

La réponse à la question posée au début de cet article : dans quelle mesure la littérature poulâr peut-elle créer du lien social ? consiste à montrer, à partir de cet exemple que la littérature est un processus dynamique qui n'engage pas seulement les textes, mais aussi le chercheur, les lecteurs, les auteurs, les livres et à placer le paradigme de la connectivité et de la mobilité au cœur de toute la réflexion. Tous ces éléments, en entrant en interaction les uns avec les autres, ont un effet réflexif et mettent en lumière l'intensité du rapport à l'écriture — en fait, l'énergie de cette littérature — qui naît du contact entre ces différents « actants » pour reprendre la terminologie utilisée dans la théorie de l'acteur-réseau. C'est donc à quelques-unes de ces rencontres, de ce qu'elles nous disent de la littérature poulâr sur la manière dont elles engagent simultanément les questions de mobilité, de connectivité et de réflexivité, que je consacrerai les points suivants : le terrain de cette littérature, l'apparition et la diffusion d'une écriture du poulâr en réseau, et la dimension réflexive et performative des romans poulâr.

Le terrain de la littérature poulâr : de Paris à Nouakchott en passant par Bruxelles et Dakar

C'est l'objet même de ma recherche (Bourlet 2009), sur lequel il n'y avait alors que peu d'informations disponibles — à l'exception de deux articles mentionnant l'existence d'une quinzaine de titres publiés principalement à Dakar et Paris (Fagerberg-Diallo 1995 ; Mohamadou 2000) — qui m'a conduite à mettre en œuvre une approche transnationale et une ethnographie multilocale, et à réfléchir ensuite à la portée théorique d'un travail de terrain dont je n'avais pas mesuré l'importance au début de ma recherche. Le problème auquel j'étais confrontée était simple : où trouver les romans et recueils de poèmes en poulâr dont j'avais entendu parler, et que je voulais

étudier ? Peu à peu, au contact du terrain, engagée pendant quatre ans dans une quête du livre qui m'a conduite de Paris à Dakar en passant par Guédiawaye, Yeumbeul, Thiès, Rufisque, Saint-Louis, Bruxelles, Bordeaux, Mantes-la-Jolie, Arpajon, et Nouakchott, j'ai pu mesurer le caractère « intensément local » (Barber & Furniss 2006), multilocal de cette littérature mais aussi la force des réseaux locaux, transnationaux et transcontinentaux d'individus engagés dans la production d'œuvres littéraires dans une langue qui ne possède dans aucun des pays concernés le statut de langue officielle et dont l'écriture s'enseigne surtout dans des cadres informels (associations, initiatives individuelles) ou universitaires (exemple des « Études peules » de l'INALCO à Paris). J'ai choisi de circonscrire la recherche au Sénégal, à la France et à la Mauritanie¹⁷, après avoir constaté que la plupart des auteurs étaient originaires de la vallée du fleuve Sénégal, de cette région qu'on appelle le Fouta-Tôro, région située de part et d'autre du fleuve Sénégal, au sud de la Mauritanie et au nord du Sénégal.

À ma question de départ : pourquoi, alors que le peul est parlé dans une quinzaine d'États africains couvrant une grande partie de la bande soudano-sahélienne (des rives du Sénégal à celles du Nil Bleu), c'est dans l'une de ses variantes occidentales (le poulâr) qu'est apparue une création littéraire écrite ? Se sont donc progressivement ajoutées d'autres interrogations d'ordre méthodologique tout d'abord, directement issues de cette pratique du terrain de la littérature poulâr. En résumé, je dirai que l'énergie et le temps consacrés à l'établissement d'une bibliographie (incomplète, qui plus est) des textes littéraires en poulâr ont radicalement changé mon rapport au livre et ma conception de la littérature, écrite en particulier. Je me suis retrouvée dans une pratique de terrain comparable à celle que j'avais connue quelques années auparavant, en 1998, lorsque j'ai entrepris de travailler sur la littérature orale en poulâr au Fouta-Tôro, à cette différence notable que le livre en poulâr était plus rare à trouver qu'un conte et que je devais pluraliser les lieux d'enquêtes. En fait, c'était bien plus difficile¹⁸. Cela me changeait

17. J'envisage de poursuivre le recensement des œuvres écrites en poulâr dans d'autres pays africains (en particulier le Mali et la Guinée).

18. On aurait tort de penser que cette dernière se trouve essentiellement chez ARED à Dakar, une ONG américaine par ailleurs reconnue pour son travail d'édition de matériel didactique dans les langues nationales du Sénégal. ARED qui a pignon sur rue, possède ses locaux, ses salariés, une équipe éditoriale et s'est engagée dans une politique de partenariat avec des structures étrangères, n'est absolument pas représentative des conditions dans lesquelles sont édités les textes en poulâr, au moins pour la France, la Mauritanie et le Sénégal. Seulement 11 % de la production littéraire en poulâr recensée dans ma thèse (BOURLET 2009) ont été édités chez ARED. Beaucoup de textes ont été publiés, dès les années 1980 notamment, sans éditeur, que ce soit en Égypte, en Mauritanie ou au Sénégal ; de plus, hormis ARED, d'autres structures existent, certainement moins connues et bénéficiant de statuts différents ; voir par exemple, pour la France, l'association Binndi e Jannde (LORIN 2013). C'est ce temps long passé à chercher les livres qui n'étaient pas chez ARED — la majorité de la production littéraire, en fait — qui m'a conduite à réfléchir à l'importance du réseau et à cette

totalelement de ce à quoi j'avais été habituée : prendre un livre sur mes étagères, l'acheter à la librairie, ou le consulter à la bibliothèque. Rétrospectivement, il m'est donc possible aujourd'hui d'affirmer que ce temps passé sur le terrain n'était pas seulement la condition *sine qua non* à l'analyse des textes (qui forcément ne pouvait venir que dans un deuxième temps) ; il est devenu aussi un élément déterminant dans l'appréciation du phénomène littéraire en lui-même et m'a engagée dans une réflexion inattendue sur la littérature.

Pour trouver les livres, les recenser, il m'a fallu trouver les éditeurs, les auteurs, les lecteurs, me déplacer beaucoup et entrer en contact, en d'autres termes m'inscrire dans le réseau de cette littérature. Ce que je n'avais évidemment pas saisi au départ, pensant qu'il suffisait de demander un livre pour l'obtenir. Or entrer dans un réseau, c'est accepter d'être soi-même un relais, un point d'interconnexion, faire sienne la logique d'un réseau d'individus motivés par l'écriture en poulâr dans toutes ses dimensions (enseignement, création, diffusion par exemple). La qualité de la relation a été déterminante dans cette recherche. Au fur et à mesure que ma connaissance du réseau, de son histoire, de ses différentes composantes s'élargissait, j'ai pu constater que la qualité des informations et des documents (livres, rapports) qui m'étaient remis augmentait également. Le fait de parler le poulâr, d'être l'étudiante de certains des membres de ce réseau (Aliou Mohamadou et Ursula Baumgardt) ont été de précieux passeports, mais l'élément véritablement déterminant fut mon engagement personnel dans cette recherche. C'est donc, dirai-je avec un peu d'humour, grâce à ma propre mise en réseau, qu'il m'a été possible de trouver certains livres en poulâr. Une fois entrée dans le réseau, tout devenait plus simple, il suffisait d'un coup de téléphone, d'une recommandation, pour que l'accès à certains livres me soit facilité. Cet aspect humain, cette dimension anthropologique, cette logique du réseau n'étaient évidemment pas des éléments dont j'avais soupçonnés l'importance dans une recherche portant sur une littérature écrite. J'ai donc appris qu'un livre, cela se mérite. Le livre en poulâr est devenu à mes yeux un objet précieux. Il m'a fallu beaucoup de déplacements, parfois infructueux, pour établir une bibliographie d'une soixantaine de titres (sans compter les rééditions) et une trentaine d'entretiens semi-directifs avec des auteurs, des éditeurs, des linguistes, des lecteurs, des responsables d'associations culturelles et d'ONG, dispersés un peu partout, pour entrevoir sans doute partiellement ce réseau du livre en poulâr.

question de la visibilité institutionnelle. Les stands de livres en poulâr (rarement) installés à l'occasion de manifestations culturelles comme celles auxquelles j'ai pu participer à plusieurs reprises en Belgique, en France et au Sénégal, présentent en général toujours les mêmes ouvrages, ceux des éditeurs les plus visibles qui ont su mettre en place des réseaux de distribution (ARED notamment). Ce n'est donc pas auprès d'eux que l'on peut trouver la partie la moins visible institutionnellement, la moins connue aussi des locuteurs, de cette production littéraire en poulâr.

Ainsi, le terrain de la littérature poulâr, en m'obligeant à me déplacer beaucoup (pour suivre les livres, les auteurs), à communiquer intensément (pour établir un rapport de confiance), à m'inscrire dans un réseau (pour localiser les livres, les auteurs, les éditeurs), m'a engagée dans une pratique ethnographique multilocale de la littérature. Une question s'est alors posée : comment rendre compte de ce paradoxe entre une fragilité institutionnelle évidente et cette puissante efficacité du réseau ?

De la migration (en et hors d'Afrique) à l'apprentissage de l'écriture en poulâr

Pour comprendre l'émergence de la littérature poulâr moderne (écrite avec l'alphabet latin), je me suis entretenue avec les différents acteurs de ce réseau, j'ai rassemblé et consulté des documents sur ce sujet de 1998 à 2008. Le parcours de ces acteurs m'a permis d'entrevoir le tissage du lien transnational en rapport avec l'enjeu linguistique et politique que recouvre l'écriture du poulâr avec l'alphabet latin pour la littérature. Pourquoi, alors que le peul s'écrit depuis au moins le XVIII^e siècle avec l'alphabet arabe au contact de l'islam et a donné naissance à une littérature en ajami (en grande partie de la poésie religieuse), avoir opéré un changement de graphie (latine) pour signifier l'émergence d'un nouveau type de littérature ? Quel est le sens de la graphie utilisée pour la littérature ?

Mon hypothèse est que le réseau associatif transnational peul — ce que les locuteurs du poulâr (les Hâlpoulâr'en) appellent les « mouvements culturels poulâr »¹⁹ (Humery 1997 ; Bourlet 2009) — qui se met en place dès 1960, date des Indépendances du Sénégal et de la Mauritanie, et qui connaîtra son plein essor dans les années 1980, est l'expression d'un « nationalisme transnational », une forme d'organisation politique que Riva Kastoryano (2006) considère comme moderne et symptomatique d'un état du monde globalisé²⁰, qui naît et se fédère dans un premier temps autour d'un projet

19. Mais qui ne concernaient pas seulement les associations culturelles poulâr du Sénégal et de la Mauritanie, mais également le Mali et la Guinée. Toute la première partie de ma thèse, qui repose exclusivement sur des données de première main que j'ai recueillies entre 1998 et 2009 en France, au Sénégal et en Mauritanie, est consacrée à mettre en évidence l'importance de l'écrit en alphabet latin pour l'émergence d'une littérature qui se veut moderne. Ces données ont depuis été complétées par une étude des pratiques graphiques en poulâr (BOURLET & MOHAMADOU 2010) ainsi qu'une exploration des sites d'Internet en poulâr (BOURLET & LORIN à paraître).

20. « Cette évolution est le résultat d'une mobilisation et d'une participation dans plusieurs espaces nationaux et des relations plus denses entre pays d'origine et pays d'immigration, certes, mais aussi de l'émergence d'associations elles-mêmes transnationales organisées autour d'une identité qui cherche à se définir dans l'action, la circulation des idées, des normes, et les demandes de reconnaissance dans des espaces politiques différents » (KASTORYANO 2006 : 540).

de diffusion d'une écriture du poulâr avec l'alphabet latin, se nourrissant des questions nationales tout en témoignant d'une évidente conscience transnationale, où les énergies individuelles et la force associative jouent un rôle moteur (*ibid.* : 534). L'adoption de l'alphabet latin pour la langue poulâr est doublement motivée d'un point de vue politique. D'une part, il s'agit, dès 1960 à Paris, dans un contexte de grande effervescence nationaliste, pour de jeunes étudiants et fonctionnaires sénégalais et mauritaniens, de lancer un vaste mouvement destiné à concevoir et populariser une écriture pour la langue poulâr, qui se trouve de nouveau exclue (après la colonisation) avec d'autres langues africaines de la vie politique officielle du Sénégal et de la Mauritanie au moment des Indépendances. L'alphabet latin est donc choisi d'abord pour une raison pragmatique : plus adapté à la phonologie du peul (Bourlet & Mohamadou 2010), moins élitiste que l'alphabet arabe maîtrisé surtout par les lettrés religieux ou ceux qui connaissent l'arabe, on pense qu'il pourra se diffuser plus vite. D'autre part, la situation particulièrement tendue sur la question éducative en Mauritanie entre communautés arabo-berbères et négro-africaines a aiguïé la conscience linguistique et communautaire des Hâlpoulâr'en opposés à l'arabisation de l'école mauritanienne et engagés dans la reconnaissance de leur existence au niveau gouvernemental. Le choix de l'alphabet latin est pour ces étudiants et fonctionnaires mauritaniens une manière de « désarabiser » la langue peule, de revendiquer une certaine autonomie, qui passera par l'écriture. Il s'agit clairement pour eux d'assurer l'avenir d'une communauté linguistique, de la projeter dans la modernité. Un alphabet est donc mis en place et diffusé par ces mêmes individus. Des cours d'alphabétisation sont improvisés par des bénévoles. Des associations culturelles peules se mettent en place partout où se trouvent ces étudiants — en particulier dans les pays arabes (Égypte, Lybie, Tunisie, Maroc, Irak, etc.), dans certains pays soviétiques (notamment en Russie), en Allemagne et en France — qui entreprennent à leur tour d'alphabétiser leurs camarades sur les campus universitaires et les travailleurs immigrés (à Paris, par exemple). Au Sénégal et en Mauritanie, les sections nationales de l'Association pour la renaissance du Poulâr s'avèrent particulièrement efficaces et organisées dans les années 1980. Progressivement donc, un vaste réseau se met en place reposant intégralement sur l'investissement des bénévoles, renforcé par les recommandations de la Conférence de Bamako organisée par l'Unesco en 1966²¹. Sous la pression internationale et associative, les États sénégalais et mauritaniens promulguent des décrets sur la transcription des langues nationales dès 1968. Les associations culturelles peules, tout en fonctionnant en réseau transnational, luttent pour la reconnaissance de leur langue au niveau national. C'est sous

21. L'objectif de cette conférence internationale était « la définition et l'unification des transcriptions à appliquer à cinq langues nationales, le fulfulde (appellation préconisée pour le peul en général), le haoussa, le kanouri, le manding, le songhay-zarma et le tamasheq (touareg) » (MOHAMADOU 2005 : 144).

leur pression, et pour calmer les esprits contre ce qui est ressenti comme une menace, l'arabisation du système éducatif, qu'est créé par exemple officiellement en Mauritanie en 1979 un Institut des langues nationales chargé de préparer l'introduction de ces langues dans le cursus scolaire officiel. Les « événements mauritaniens » de 1986-1989 mettront fin à ses activités et désorganiseront les associations, certains de leurs membres ayant été emprisonnés, torturés, expulsés, ou contraints de quitter le territoire national. Ainsi, à la fin des années 1980, un nouveau mouvement se met en marche, moins transnational et plus national et local ; moins en faveur de l'alphabétisation et plus tourné vers la littérature. Cette dernière se « désidéologise » peu à peu, s'éloigne des questions nationalistes.

Ce que l'histoire de ce réseau fait donc apparaître, c'est l'enjeu politique et social que représentent la popularisation et la diffusion d'une écriture du poulâr (et notamment le sens politique de sa graphie) considérée comme un connecteur entre une certaine élite et le peuple²².

Les livres en poulâr, la littérature en particulier, joueront un rôle essentiel dans la diffusion de cette écriture. Dès les années 1960, en même temps que l'attention des associations se focalisent sur l'alphabétisation, des étudiants éditent dans les pays arabes des journaux en poulâr et quelques livres conçus artisanalement, tels un syllabaire, des mises à l'écrit de textes de la tradition orale, qui circulent de mains à mains. Un livre en poulâr émerveille le lecteur qui ignore encore que sa langue maternelle peut s'écrire. La rencontre avec l'objet-livre est toujours vécue intensément, pas seulement parce que ce dernier est rare (tirage limité, faible distribution) mais parce qu'il représente pour les intéressés la preuve matérielle de l'avenir de la langue poulâr (qui possède ses livres imprimés comme d'autres langues). Le livre a un effet performatif, réflexif : il pousse celui qui ne l'est pas encore à s'alphabétiser. En 1981, paraissent deux « livres-événements » qui auront un profond impact sur l'écriture en poulâr et ouvriront une « carrière poétique » (Schlanger 2008 : 55-56) suscitant émulation, admiration, imitation. Il s'agit d'un récit de vie, *Nguurndam Tumaranke* (*La vie d'un étranger*) d'un ouvrier travaillant chez Talbot en France, Baylaa Kulibali, publié sous forme d'épisodes entre 1981 et 1983 et dans son intégralité en 1991 à Paris grâce à l'association Binndi e jannde (Écrits et études) ; et du premier roman peul, *Ndikkiri joom moolo* (*Ndikkiri le guitariste*) écrit et financé (avec sa bourse d'études) au Caire par un étudiant en histoire-géographie, Yero Doorro Jallo. *Nguurndam Tumaranke*, qui retrace l'itinéraire de Baylaa Kulibali du Sénégal vers la France, signale l'irruption du « je » dans l'écriture fictionnelle, d'un nouveau profil d'auteurs directement issus des cours

22. L'un des arguments des nationalistes culturels poulâr pour défendre l'écriture dans leur langue maternelle, est cette idée centrale que les langues des colonisateurs (français par exemple) ont divisé en deux les Africains, l'élite d'un côté, le peuple de l'autre. Écrire en poulâr, c'est donc reconnecter ces deux pôles de la société.

d'alphabétisation menés dans les foyers de travailleurs parisiens. Il se distingue par sa langue d'écriture d'une grande sobriété corrélée au projet de l'auteur : dévoiler les conditions de vie difficiles des immigrés. Ce texte donnera envie à d'autres immigrés vivant en France de mettre par écrit leur expérience et suscitera au moins deux récits. Quant à *Ndikkiri joom moolo*, qui est le texte littéraire le plus connu du monde peul, il signale l'émergence d'une autre forme inédite (en plus du récit de vie), le roman, qui se développera réellement à partir des années 1990. La force de ce texte vient de sa dimension comique et subversive : le personnage principal, Hammadi, jeune berger peul qui rêve de devenir griot, est un anti-héros qui malmène les valeurs traditionnelles peules, ne cesse de transgresser les règles sociales et égratigne au passage les figures hiératiques que sont les héros épiques et les marabouts (Mohamadou 2000). Ce roman signale ainsi l'émergence d'un héros fortement individualisé. Quant aux poètes, à l'instar de Yero Dooroo Jallo, Mammadu Sammba Joop ou Ibraahiima Saar²³, ils ont été des figures charismatiques de ces mouvements culturels poulâr, effectuant de véritables tournées d'un pays à un autre, d'un continent à un autre, invités à donner des conférences dans le cadre des associations culturelles peules. C'est dans le poème et la voix du poète que réside l'énergie capable de mobiliser une communauté poulâr dispersée aux quatre coins du monde autour des enjeux politiques liés à l'écriture (Bourlet 2007).

Comment interpréter ce fort rayonnement de l'écriture et de la littérature poulâr, et cette réalité d'un lectorat épars dont on peut penser qu'il reste assez limité, au regard du nombre (impossible à quantifier) de locuteurs du peul en et hors d'Afrique ? Ce rapport d'intensité ne nous place-t-il pas devant le « cœur battant de la littérature » qui serait à rechercher dans l'admiration et le caractère performatif de certaines œuvres ? (Pradeau dans Schlanger 2008 : 10).

De l'écriture en poulâr à la mise à l'écrit de l'expérience migratoire

Tous les auteurs que j'ai interrogés ont cette ambition de faire de la littérature un espace de réflexion endogène. L'écriture est pour eux une façon d'« habiter la distance » (Paré 2003). Toutes les ressources de la langue sont mobilisées afin de toucher le lecteur, de capter son attention, de l'accrocher. Ce besoin intense de communiquer avec son destinataire va de pair avec le désir de rendre compte d'une expérience de la mobilité. Mon hypothèse est que cette forme littéraire nouvelle qu'est le roman, synonyme de modernité, est née précisément d'un besoin de dire le monde autrement. Un roman en poulâr a toujours une visée performative (Bourlet à paraître). Faire de la littérature un espace réflexif ne signifie pas un repli sur soi, une peur

23. Nous avons volontairement conservé l'orthographe poulâr pour les noms d'auteurs car leurs textes ne sont disponibles qu'en poulâr.

de l'Autre et une étanchéité au monde. Au contraire : les romans poulâr sont souvent introspectifs mais ils ont à voir avec l'avenir d'une communauté dispersée aux quatre coins du monde soumis à des changements importants en contexte migratoire : le Fouta-Tôro est historiquement une région d'Afrique fortement touchée par les migrations. Écrire, c'est une possibilité de s'imaginer différemment dans un monde en perpétuel mouvement. Ce désir de connectivité et ce mouvement continu entre introspection et extraversion dans la littérature poulâr engendrent des modes de spatialisation particuliers. Les déplacements incessants des personnages d'un lieu à un autre, d'un pays à un autre, d'un continent à un autre travaillent le récit et lui donnent un sens. La mobilité n'est donc pas seulement un trait thématique, elle est surtout un mode de réflexivité engageant des techniques narratives, stylistiques destinées à problématiser ces récits autour de l'espace et du temps. Et c'est cet aspect que j'aimerais à présent illustrer à partir d'un cas précis : un roman poulâr paru à Paris en 2004, et qui a pour titre *Nganygu gilli* (*L'Amour-Haine*) de Mammadu Abdul Sek (2003).

Le titre de ce roman préfigure la dimension éminemment psychologique de ce texte qui illustre et explore toute la complexité et l'ambivalence du sentiment amoureux chez les deux principaux personnages : Ndoondi (l'homme) et Mali (la femme). Un roman qui s'inscrit dans une thématique plus vaste : celle du retour au village natal d'un migrant et la difficulté d'entretenir une relation amoureuse à distance. *Nganygu gilli* est structuré en trois parties. La première partie « Ndoondi » (*ibid.* : 15-75) s'ouvre sur le retour de Ndoondi, âgé de 21 ans, dans son village natal après deux ans de travail acharné à l'étranger destiné à assurer son indépendance et gagner de quoi épouser son amour d'enfance, Mali. Mais la joie des retrouvailles laisse bientôt la place à la désillusion : Mali en son absence a été donnée en mariage à un autre. Blessé, se sentant trahi par la femme qu'il aime et qui ne l'a pas attendu, Ndoondi décide de ne plus rien lui dévoiler de ses sentiments. Fou de douleur, il ne songe qu'à une chose : se venger. Il se marie alors avec une jeune femme. Sitôt le mariage consommé, sa vengeance réalisée, Ndoondi prend la décision de quitter définitivement son village et sa famille. La deuxième partie « Mali » (*ibid.* : 77-124) rend compte du regard que Mali pose sur ces mêmes événements. En désespoir de cause, se sentant abandonnée, sans nouvelles de Ndoondi depuis deux ans, et sous la pression de ses parents, Mali n'a pas eu d'autre choix que d'être mariée à un homme de quarante ans son aîné. Mais le retour de Ndoondi, inespéré et inattendu, l'a jetée dans un profond désarroi. Mali décide alors de braver sa famille, d'user de tous les stratagèmes possibles pour mettre fin à ce mariage arrangé. Lorsqu'elle revient dans son village pour annoncer à ses parents son intention, elle apprend qu'on célèbre le même jour le mariage de Ndoondi avec une toute jeune fille. En proie à une douleur terrible, convaincue désormais que Ndoondi n'éprouve plus le moindre amour à son égard, elle se résigne à retourner vivre auprès du mari que ses parents lui ont choisi. La troisième partie « Ndoondi et Mali »

(*ibid.* : 127-200) se termine sur les retrouvailles des deux personnages, vingt et un ans après, grâce à l'intervention d'un vieux sage.

La dimension réflexive de ce texte, en dépit de l'apparente naïveté du sujet, est à rechercher dans la mise en œuvre de procédés d'amplification employés à un double niveau dans le texte, au niveau de la structure mais aussi de l'écriture. Nous nous en tiendrons ici à la structure²⁴. Toute l'intrigue se construit à la croisée de deux axes. Le premier est celui des effets de symétrie ou de « miroirs » : le texte regorge de parallélismes ; le second est celui des effets de profondeurs créés par une structure en « tiroirs ». Le premier mouvement est celui de l'alternance des points de vue. Les mêmes événements sont racontés tantôt du point de vue de Ndoondi, tantôt du point de vue de Mali. Pris à partie et ayant accès aux deux points de vue, le lecteur est immédiatement happé par l'histoire. Mis malgré lui dans une position de juge, il est bien obligé de réfléchir à son tour aux raisons qui ont conduit cette histoire d'amour à l'échec. En ayant accès aux pensées des uns et des autres, il se rend bien compte de l'intensité des sentiments que Ndoondi et Mali éprouvent l'un pour l'autre. La mise en parallèle des points de vue est donc surtout, il me semble, une manière de rendre visible cette difficulté au dialogue entre les deux personnages. Les points de vue ne se croisent jamais excepté à la fin du roman. Ici réside tout le drame de cette histoire d'amour : si Ndoondi et Mali s'observent intensément, pensent en permanence l'un à l'autre, ils ne se parlent en réalité quasiment jamais. Chacun est replié dans son monde intérieur. Cette absence de parole entraîne un traitement spécifique de l'espace. Ce lien causal entre espace et parole apparaît clairement dans le texte. L'éloignement géographique de Ndoondi a immanquablement créé de la distance entre les deux jeunes gens. Et c'est précisément cette distance qui génère des malentendus et est inscrite dans la structure narrative. Ndoondi n'a pas donné de ses nouvelles pendant deux ans, n'a informé personne de son retour. De là où il se trouvait, cela ne lui semblait pas important. Mali quant à elle a interprété ce silence comme un abandon. Peu à peu, le lecteur comprend que cet espace interstitiel de la distance s'est peu à peu empli des doutes et des fantasmes des amoureux, entraînant l'impossibilité de la parole à faire surface. Pris à parti, le lecteur ne peut que s'émouvoir, parfois être agacé, des effets destructeurs de la distance et de cette absence de communication dans le couple.

Un second mouvement caractérise ce roman qui concerne les effets de profondeur produits par une structure en « tiroirs ». J'entends par là analepses et récits emboîtés qui distendent le temps du récit. Si les effets de « miroirs » révèlent le problème de communication entre les personnages causé par le prisme déformant de la distance, les effets de « tiroirs » quant à eux poursuivent cette réflexion selon un axe non plus spatial, mais temporel. Ce roman de 200 pages comprend ainsi une longue analepse de 40 pages

24. Ce roman a été analysé de manière détaillée dans le cadre de ma thèse (BOURLET 2009).

dans la première partie consacrée aux souvenirs de Ndoondi. Ébranlé par la nouvelle — Mali se serait mariée à un autre que lui en son absence —, Ndoondi interroge ses souvenirs, cherche à comprendre. Il revient sur l'histoire de cet amour d'enfance, interroge les signes du passé. Traumatisé, Ndoondi en vient à questionner la mémoire collective. Dans cette analepse, on trouve ainsi plusieurs récits emboîtés relevant tous de la littérature orale, des contes en l'occurrence. Ndoondi cherche refuge dans les contes racontés par sa grand-mère, tente d'y trouver une explication, les compare à sa situation présente, pour au final remettre en cause leurs leçons. Cette place accordée à la mémoire dans le roman constitue le premier indice de la problématisation de cette histoire d'amour autour de la question de la temporalité. À ces différents niveaux de récits, correspondent différents espaces-temps. Le second indice est à rechercher dans la manière dont se superposent ces espaces-temps dans la mémoire de Ndoondi, nous révélant l'état de confusion dans lequel celui-ci se trouve. Ce qui est étonnant en effet, c'est que l'épaisseur temporelle que suppose une telle cascade de souvenirs ne se traduit pas au niveau grammatical par l'adjonction de marques d'antériorité, alors que ces dernières existent en peul. Le temps utilisé reste identique, il est équivalent au présent. Tout se passe donc comme si ces espaces-temps se télescopaient. Le lecteur comprend alors que la mémoire de Ndoondi habite son présent. La portée et l'amplitude de cette analepse nous en disent long sur l'importance du rôle joué par la mémoire chez Ndoondi. D'un côté, celle-ci est rassurante. De l'autre, son effet est pernicieux : Ndoondi s'est enfermé dans des souvenirs ressassés en boucle. Le roman révèle ainsi les effets dystrophiques de la mémoire de celui qui, parti, revient au village habité par ses souvenirs et pense pouvoir reprendre l'histoire là où il l'a laissée. Dystrophiques car la mémoire de Ndoondi a comblé le vide de la distance géographique. Les souvenirs y ont pris une place trop importante. Le monde intérieur de Ndoondi est tout entier parcouru par l'intensité de ses souvenirs. En comblant l'écart, la mémoire a figé le temps. Habité par ses souvenirs et tout à son projet de mariage, Ndoondi n'a pas pris en compte la mesure du temps passé dans le village. Il n'a pas pris la peine de donner de ses nouvelles, pas imaginé que Mali aurait à faire face à d'autres demandes de mariage et qu'il lui serait difficile de faire patienter ses parents. Et c'est précisément cette réalité, cet espace-temps, qui va tout bouleverser. De ces décalages temporels vont naître les malentendus. La prise en compte de cette nouvelle réalité va être longue. Cette analepse, ce n'est en fait rien d'autre qu'une mise en adéquation douloureuse de la mémoire avec la réalité.

Ainsi la construction du roman — métaphorique avec ses effets de miroirs et de tiroirs — problématise cette histoire d'amour entre un migrant de retour au pays et son amour d'enfance, autour de la question de l'espace et du temps, nous révélant ainsi les effets perturbateurs de la séparation géographique à la fois sur le couple et sur la conscience de celui qui revient

au pays. La puissance réflexive de ce texte est à rechercher dans le talent de l'écrivain à inscrire son lecteur dans l'histoire racontée, lui conférant le rôle de juge, et dans une écriture à la fois familière et différente, s'inspirant de techniques utilisées en littérature orale peule. Ces dernières révèlent la déconcertante agilité de l'auteur à agir sur la psychologie du lecteur tout en lui donnant accès à celle des personnages. À partir de techniques simples en apparence — la répétition, par exemple —, il parvient à créer un effet de profusion structurelle, émotionnelle et sémantique, un au-delà des mots dont l'intensité captive, bouleverse le lecteur et l'engage qu'il le veuille ou non dans une intense réflexion sur les effets de la migration.

L'ambition affichée de ces écrivains poulâr éparpillés en Afrique et en Europe, de se connecter aux lecteurs du poulâr témoigne d'un besoin de réflexivité sur la mobilité et le devenir de leur communauté, les engageant à mettre en œuvre des techniques (narratives, stylistiques) destinées à toucher le lecteur par-delà la distance spatio-temporelle qui les sépare. L'effet sur le lecteur poulâr est celui d'une connexion intense à une écriture capable de susciter de l'émotion et des thématiques inspirées de la vie quotidienne. Née de la mobilité, la littérature poulâr constitue par l'intermédiaire de ses œuvres, autant d'espaces interstitiels — ni tout à fait ici, ni tout à fait là-bas — de mises en réseaux potentiels de cette communauté, et dont l'objectif est de faire émerger des débats de société.



L'existence de littératures en langues africaines en Europe et en Afrique, comme c'est le cas pour le poulâr (mais aussi le berbère et le ciluba, par exemple), est donc la preuve que les cultures se « glocalisent »²⁵ (Robertson 1992 ; Appadurai 2005 ; Beck 2006), la manifestation évidente d'une « *Super-diversity* » (Vertovec 2007) et de « *transnationalism from below* » (Vertovec dans Nedelcu 2010 : 36)²⁶. Elles posent la question du rapport entre mondialisation et nationalisme — dont Paul Jay (2010 : 118) constate l'intensification simultanée — et interrogent sur la manière dont elles peuvent s'inscrire dans le débat entre partisans d'une écriture cosmopolite transnationale (qui serait innovante, tournée vers l'avenir) dans une « grande » langue et une certaine vision culturaliste d'une littérature dans une « petite » langue (qui serait identitaire, tournée vers le passé).

En pointant les limites d'une approche territoriale, nationale de la littérature, elles invitent donc la critique littéraire à prendre davantage en compte

25. Glocalisation : néologisme désignant les processus d'interactions entre local et global.

26. L'expression « *Transnationalism from below* » fait référence aux réseaux de migrants non initiés par les gouvernements ou les entreprises mais par les migrants eux-mêmes.

le paradigme de la mobilité (des hommes, des langues, etc.) et des dynamiques littéraires que cette dernière génère. Elles poussent naturellement vers un décloisonnement géopolitique/géolinguistique des études littéraires, en d'autres termes à une prise en compte de la diversité linguistique, y compris à l'intérieur des États (approche inclusive et cosmopolitique) (Beck 2006)²⁷ et de la réalité des diasporas à l'intérieur et l'extérieur de l'Afrique par les spécialistes des littératures en langues africaines. Ces derniers sont conduits, d'un point de vue méthodologique, à un élargissement de l'échelle d'analyse donc à devenir eux-mêmes très mobiles, en circulant d'un lieu à un autre pour trouver les textes, rencontrer les auteurs et les lectorats locaux.

Il est donc possible à partir de l'exemple de la littérature poulâr d'entrevoir les avantages d'une approche transnationale et/ou multilocale de ces littératures. La perspective transnationale pose tout d'abord la question du lien (d'où le trans-) réel ou imaginé que représente l'écriture littéraire entre local et international. La pluralisation des lieux d'enquêtes (France, Sénégal, Mauritanie), nécessaire pour recenser les textes et m'entretenir avec les auteurs, les éditeurs et les lecteurs, m'a permis de comprendre l'intensité des questions liées à l'écriture en rapport avec le développement d'une forme d'organisation politique en réseau. L'approche transnationale permet également de se dégager de la pesanteur du statut de la langue qui, quoiqu'on en dise, oriente fortement la critique littéraire (« petites » vs « grandes » langues) car ce statut change d'un pays à un autre, ce qui n'empêche pas ces textes d'exister et d'être lus par un lectorat impossible à quantifier mais sans doute très faible au regard du nombre de locuteurs de la langue peule²⁸. J'ai donc pu voir où se situait justement le « cœur battant » (Pradeau dans Schlanger 2008 : 10) d'une littérature imperceptible aux yeux d'une critique qui fait de l'institutionnalisation la condition même de l'existence d'une littérature. Réduire cette littérature à une littérature identitaire parce qu'elle est écrite dans une langue africaine serait, on le voit, extrêmement réducteur compte tenu du fait que cette littérature qui se veut moderne est née d'une nécessité d'être en adéquation avec un état du monde globalisé et est toute entière tournée vers l'avenir. Prise à l'échelle d'un pays, elle peut paraître l'expression d'une minorité préoccupée par des questions identitaires ; prise à l'échelle de plusieurs pays, elle apparaît comme une forme de lien social original, par ses modes d'apparition et de diffusion en réseau, qui pose aussi la question du nationalisme.

Dans l'ensemble, la mise en lumière de ces microcosmes littéraires locaux non institutionnalisés et se développant hors des champs littéraires nationaux — ce que Jacques Dubois (1978 : 131) qualifierait peut-être de

27. Démarche déjà expérimentée par les anthropologues notamment à partir de la notion de « *Super-diversity* » (BLOMMAERT & RAMPTON 2011).

28. Dans une perspective transnationale, il est également possible d'examiner les pratiques d'écritures multilingues d'un même auteur (WALKOWITZ 2006).

« littératures parallèles, sauvages » — nous invite surtout, il me semble, à élargir la perspective. Il ne s'agit pas de voir la littérature uniquement comme une construction historique et verticale du haut d'un promontoire et en termes quantitatifs. Considérer en contexte de mondialisation « ces modalités d'apparition de formes sociales nouvelles, minoritaires mais symptomatiques d'importants changements en œuvre » (Tarrius 2000 : 6) dans leurs formes les plus diffuses nous permet de mesurer l'intensité du rapport de l'écriture à la vie (sa connectivité), où le mouvement apparaît comme une nécessité ontologique, et la littérature comme une forme de spatialité et une possibilité de renouveau du lien social²⁹.

Langage, Langues et Cultures d'Afrique Noire (LLACAN), Paris, CNRS-INALCO.

BIBLIOGRAPHIE

ALBERT, C.

2005 *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala.

APPADURAI, A.

2005 *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot & Rivages (trad. de *Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalization*, 1996, Minneapolis, University of Minnesota Press).

BARBER, K.

1995 « African-Language Literature and Postcolonial Criticism », *Research in African Literatures*, 26 (4) : 3-30.

BARBER, K. & FURNISS, G.

2006 « African-Language Writing », *Research in African Literature*, 37 (3) : 1-14.

29. À plusieurs égards, cette littérature poulâr fait écho aux réflexions développées par S. NEWELL (2001) à propos de la « littérature populaire » en Afrique (*popular literature*) qu'elle définit selon trois critères principaux : sa réception spécifique en l'occurrence des thèmes abordés qui correspondent aux réalités vécues par une partie importante de la population ; son caractère hybride c'est-à-dire sa propension à se nourrir d'autres types de discours dans la société ; enfin, sa capacité à susciter des débats sur des problèmes concernant directement le lecteur/citoyen. Le fonctionnement de la littérature populaire est également rhizomatique : elle se nourrit de l'actualité, de différents genres culturels, etc. Cependant, la littérature poulâr demeure encore peu connue dans son intégralité des locuteurs de la langue et elle se développe à l'échelle transcontinentale. Il serait sans doute très intéressant par la suite d'approfondir cette question du rapport entre littérature poulâr et littérature populaire. Je remercie Alioune Sow pour cette suggestion.

BARDOLPH, J.

2002 *Études postcoloniales et littérature*, Paris, Honoré Champion.

BAUMGARDT, U.

2010 « Mobilité spatiale et contacts culturels à travers les contes peuls du Nord-Cameroun », in H. TOURNEUX & N. WOÏN (dir.), *Migrations et mobilité dans le bassin du Lac Tchad*, Marseille, IRD, CD-Rom : 509-517.

BAUMGARDT, U. & BOUNFOUR, A. (DIR.)

2000 *Panorama des littératures africaines. État des lieux et perspectives*, Paris, INALCO-L'Harmattan (« Bibliothèque des Études Africaines »).

BAUMGARDT, U. & DERIVE, J. (DIR.)

2008 *Littératures orales africaines. Perspectives théoriques et méthodologiques*, Paris, Karthala.

BAUMGARDT, U. & ROULON-DOKO, P. (DIR.)

2010 « L'expression de l'espace dans les langues africaines II », Numéro spécial, *Journal des Africanistes*, 79 (2).

BECK, U.

2006 *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?*, Paris, Aubier.

BHABHA, H. K.

2007 *Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale*, Paris, Payot (trad. de *The Location of Culture*, London-New York, Routledge).

BLOMMAERT, J. & RAMPTON, B.

2011 « Language and Superdiversity », Special Issue, *Diversities*, 13 (2), <<http://www.unesco.org/shs/diversities/vol13/issue2/art1>>.

BONN, C.

1995 *Littératures des immigrations*, 1. *Un espace littéraire émergent*, Paris, L'Harmattan.

BOURDIEU, P.

1991 « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 89 : 3-46.

BOURLET, M.

2005 « La littérature peule contemporaine : caractéristiques et enjeux », *Études Littéraires Africaines*, 19, « Littérature peule », Paris, Karthala : 34-43.

2007 *Poésie pular et politique au Sénégal et en Mauritanie dans les années 70 et 80*, *Littératures, Savoirs et Enseignements*, Actes du colloque de l'APELA 2004, Bordeaux, PUF : 37-47.

2009 *Émergence d'une littérature écrite dans une langue africaine : l'exemple du poulâr*, Thèse de doctorat, Paris, INALCO (à paraître chez Karthala).

2013 « Roman peul et oralité », in U. BAUMGARDT & J. DERIVE (dir.), *Littérature africaine et oralité*, Paris, Karthala : 95-105.

À paraître « L'acte d'écrire. Sur la performativité de l'écriture littéraire en poulâr », *Journal des Africanistes*, Numéro spécial, « Écrits hors champs ».

BOURLET, M. & LORIN, M.

À paraître « La littérature en peul sur internet : circulation, création, édition », in A. DIALLO & U. BAUMGARDT (dir.), *Autour de la transmission culturelle*, Cologne, Rüdiger Köppe Verlag.

BOURLET, M. & MOHAMADOU, A.

2010 « Une langue, deux systèmes d'écriture : de quelques problèmes graphiques du peul », Séminaire commun du LAMOP/Paris 3, « Représenter la langue parlée du Moyen-âge à nos jours » (communication non publiée).

CALLON, M. & FERRARY, M.

2006 « Les réseaux sociaux à l'aune de la théorie de l'acteur-réseau », *Sociologies pratiques*, 13 (2) « Penser les réseaux sociaux pour repenser l'action économique », Paris, PUF : 37-44.

CASANOVA, P.

1999 *La République mondiale des Lettres*, Paris, Éditions du Seuil.

CASANOVA, P. (DIR.)

2011 *Des littératures combatives. L'internationale des nationalismes littéraires*, Paris, Raisons d'agir.

CAZENAVE, O.

2003 *Afrique-sur-Seine : une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*, Paris, L'Harmattan.

CHARTIER, D.

2002 « Les origines de l'écriture migrante. L'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles », Numéro spécial, « La sociabilité littéraire », *Voix et images*, 27, 2 (80) : 303-316.

DECLERCQ, E.

2011 « "Écriture migrante", "Littérature (im)migrante", "Migration Literature" : réflexions sur un concept aux contours imprécis », *Revue de littérature comparée*, 339 : 301-310.

DELEUZE, G. & GUATTARI, F.

1975 *Qu'est-ce qu'une littérature mineure, Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit.

2006 [1980] *Mille plateaux*, Paris, Éditions de Minuit.

DIMINESCU, D.

2005 « Le migrant connecté : pour un manifeste épistémologique », *Migrations Société*, 17 (102) : 275-292.

DIOP, B. B.

2003 *Doomi Golo*, Dakar, Papyrus.

DUBOIS, J.

1978 *L'institution de la littérature. Introduction à une sociologie*, Bruxelles, Éditions Labor.

DUMONTET, D. & ZIPFEL, F. (DIR.),

2008 *Écriture migrante/Migrant Writing*, Hildesheim, G. Olms.

FAGERBERG-DIALLO, S.

1995 « Milk and Honey : Developing Written Litterature in Pulaar », *Yearbook of Comparative and General Literature*, 43, Bloomington, Indiana University Press : 67-83.

GARNIER, X.

2006 *Le Roman swahili. La notion de « littérature mineure » à l'épreuve*, Paris, Karthala (« Lettres du Sud »).

2008 « Les littératures en langues africaines ou l'inconscient des théories post-coloniales », *Neohelicon*, 35 (2) : 87-99.

GAUVIN, L.

2004 *La Fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme*, Paris, Éditions du Seuil (« Points Essais »).

GÉRARD, A.

1981 *African Languages Literatures : An Introduction to the Literary History of Sub-Saharan Africa*, Harlow, Longman.

1990 *Contexts of African Literature*, Cross/Cultures, 3, Amsterdam-Atlanta, Rodopi.

1992 *Littératures en langues africaines*, Paris, Mertha.

GOBARD, H.

1976 *L'aliénation linguistique. analyse tétraglossique*, Paris, Flammarion (« Divers Sciences »).

GUMBRECHT, H. U.

2008 « Shall We Continue to Write Histories of Literature ? », *New Literary History*, 39 : 519-532.

HUMERY, M.-E.

1997 *Facteurs et enjeux du développement écrit d'une langue africaine : le cas du mouvement pulaar au Sénégal (1960-1996)*, Mémoire de DEA, Paris, Université Paris I.

JALLO, Y. D.

2003 *Ndikkiri joom moolo [Ndikkiri le guitariste]*, Dakar, ARED.

JAMESON, F.

1986 « Third-World Literature in the Era of Multinational Capitalism », *Social Text*, 15 : 65-88.

JAY, P.

2010 *Global Matters. The Transnational Turn in Literary Studies*, Ithaca, Cornell University Press.

JENKINS, H.

2006 *Convergence Culture : Where Old and New Media Collide*, New York, New York University Press.

KASTORYANO, R.

2006 « Vers un nationalisme transnational : redéfinir la nation, le nationalisme et le territoire », *Revue française de science politique*, 4 : 533-553.

KULIBALI, B.

1991 *Nguurndam tumaranke [La Vie d'un étranger]*, Paris, Binndi e jannde.

LATOUR, B.

2005 *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte (« Armillaire »).

LAW, J. & HASSARD, J. (EDS.)

1999 *Actor Network Theory and After*, Malden, Blackwell Publ.

LE BRIS, M. & ROUAUD, J.

2007 *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard.

LORIN, M.

2013 « L'édition, instrument pour la promotion des langues et cultures africaines, Entretien avec Aliou Mohamadou, co-fondateur de la revue Binndi e Jannde », in A. KEÏTA (dir.), *Au carrefour des littératures Afrique-Europe*, Paris, Karthala (« Tradition orale ») : 317-328.

MARCUS, G. E.

1995 « Ethnography in/of the World System : The Emergence of Multi-sited Ethnography », *Annual Review of Anthropology*, 24 : 95-117.

MAZAURIC, C.

2012 *Mobilités d'Afrique en Europe. Récits et figures de l'aventure*, Paris, Karthala (« Lettres du Sud »).

MEROLLA, D.

2006 « Le théâtre et la production médiatique berbères entre le Maroc et l'Europe », *Études littéraires africaines*, 21, « Littérature berbère », Paris, Karthala : 44-50.

MOHAMADOU, A.

2000 « Présentation de cinq auteurs haal-pulaar (Sénégal et Mauritanie) », in U. BAUMGARDT & A. BOUNFOUR (dir.), *op. cit.* : 77-92.

2005 « Si Bamako m'était conté... », in U. BAUMGARDT & J. DERIVE (dir.), *Paroles nomades. Écrits d'ethnolinguistique africaine*, Paris, Karthala (« Tradition orale ») : 139-151.

2006 « Ndikkiri joom moolo [Ndikkiri le guitariste] de Yero Dooro Jallo, premier roman peul (1981) », in X. GARNIER & A. RICARD (dir.), *L'effet roman : arrivée du roman dans les langues d'Afrique*, Paris, L'Harmattan (« Itinéraires et Contacts de cultures », 38) : 209-231.

MOISAN, C. (DIR.)

2008 *Écritures migrantes et identités culturelles*, Montréal, Nota Bene (« Essais critiques »).

NEDELUCU, M.

2010 « (Re)penser le transnationalisme et l'intégration à l'ère du numérique. Vers un tournant cosmopolitique dans l'étude des migrations internationales ? », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 26 (2) : 33-55.

NEWELL, S.

2001 *Readings in African Popular Fiction*, Oxford, James Currey ; Bloomington, University of Indiana Press.

2006 *West African Literatures : Ways of Reading*, Oxford, Oxford University Press.

NGUGI, W. T.

1986 *Decolonising the Mind : the Politics of Language in African Literature*, London, James Currey.

PARÉ, F.

2003 *La Distance habitée : essai*, Ottawa, Le Nordir (« Collection Roger-Bernard »).

PATERSON, J.-M.

2008 « Identité et altérité : littératures migrantes ou transnationales ? » *Interfaces Brasil/Canadá, Rio Grande*, 9 : 88-101.

RICARD, A.

1995 *Littératures d'Afrique noire. Des langues aux livres*, Paris, CNRS Éditions-Karthala (« Lettres du Sud »).

2004 « La notion de littérature locale », *Études Littéraires Africaines*, 18 « Écrire la prison », Paris, Karthala : 17-21.

2006 *Histoire des littératures de l'Afrique subsaharienne*, Paris, Ellipses.

ROBERTSON, R.

1992 *Globalization : Social Theory and Global Culture*, London, Sage.

SCHLANGER, J.

2008 *La mémoire des œuvres*, Paris, Éditions Verdier.

SEK, M. A.

2003 *Nganygu gilli [L'Amour-Haine]*, Mantes-la-Jolie, KJPF.

SEYDOU, C.

2000 « Littérature peule », in U. BAUMGARDT & A. BOUNFOUR (dir.), *op. cit.* : 63-75.

SIMON, G.

2006 « Migrations, la spatialisation du regard », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 22 (2) : 9-21.

2008 *La planète migratoire dans la mondialisation*, Paris, Armand Colin.

TARRIUS, A.

2000 *Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, identités, territoires*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube.

TSHISUNGU WA TSHISUNGU, J.

2006 *La littérature congolaise écrite en ciluba*, Sudbury, Glopro.

VERTOVEC, S.

2003 « Migration and Other Modes of Transnationalism : Towards Conceptual Cross-Fertilization », *International Migration Review*, 37 (3) : 641-665.

2007 « Super-diversity and its Implications », *Ethnic and Racial Studies*, 30 : 1024-1054.

WALKOWITZ, R. L.

2006 « The Location of Literature : The Transnational Book and the Migrant Writer », *Contemporary Literature*, XLVII (4) : 527-545.

RÉSUMÉ

Cet article pose la question du rapport entre littératures en langues africaines et mondialisation et des enjeux théoriques pour la littérature mondiale d'une approche transnationale et/ou multilocale de ce qui est généralement considéré comme des épiphénomènes littéraires mondiaux. La première partie dresse un état des lieux de la question et met en lumière les paradoxes ou limites de la critique littéraire dans la prise en compte des littératures en langues locales. La mise au jour récente de littératures transnationales en langues africaines, publiées tant en Afrique que hors d'Afrique, pousse naturellement vers un décroisement linguistique des études littéraires africaines et pose la question de la spatialité, de l'articulation des échelles locale, nationale et internationale. Manifestation évidente d'une « glocalisation » des cultures, ces littératures posent avec acuité des questions qui ne sont plus seulement propres aux littératures des minorités, mais engagent la littérature mondiale. Elles pointent ainsi les limites d'une approche institutionnelle de la littérature, certes importante pour mettre en lumière certains enjeux de pouvoirs mais insuffisante en tant que schéma explicatif pour rendre compte de ce que ces littératures, faiblement ou non institutionnalisées, nous révèlent de l'intensité du rapport de l'écriture à la vie. La seconde partie s'attachera ainsi à donner un exemple : celui de la littérature poulâr moderne, née en contexte de mobilité et d'une nécessité d'être en adéquation avec un état du monde globalisé. Nous montrerons ainsi de quelle manière elle constitue par l'intermédiaire de ses œuvres autant d'espaces interstitiels, de mises en réseaux potentiels d'une communauté poulâr dispersée aux quatre coins de la planète ; invitant ainsi le chercheur à placer au centre de la réflexion les notions de mobilité, de connectivité et de réflexivité et à voir cette littérature comme une forme originale d'extension du lien social en contexte de mondialisation.

ABSTRACT

Mobility, Migrations and Literary Networks: The Case of Pulaar Novels. — This paper questions the relations between african-language literature and globalization. It stresses the consequences on a theoretical level for the understanding of the globalization of literature, of a transnational or a multi-local approach of what is usually considered as an epiphenomenon of world literature. The first part of the paper describes the current state of research on this issue and brings out the limits and the inconsistencies of literary critics when it comes to take african language literature into account. The recent disclosure of transnational african-language literatures, with books published in Africa as well as out of Africa, should lead to a less linguistically compartmentalized approach of african literary studies. It also shows the importance of the interconnection of local, national and international scales in apprehending those phenomenons. As an obvious manifestation of a “glocalisation” of cultures, those literatures ask questions which do concern not only minor literatures but also world literature as a whole. They point out the limits of a purely institutional approach of literature which may reveal some power issues regarding their poor institutionalization, but is unable as an explanatory scheme to take into account the intensity of the relation between written expression and life which is manifested in those literatures. The second part aims to exemplify the preceding by studying the case of the poulâr modern literature. This literature rose in a context of mobility and had to meet the specific needs of a world in a state of globalization. We will show how this literature, by the means of writings, establishes a net of potential relations between the members of the poulâr community scattered all over the world. Facing this case, the searcher has to put the concepts of mobility, connectivity and reflexivity at the heart of his thinking and see the poulâr literature as a pioneering way of extending social links in a context of globalization.

Mots-clés/Keywords : approche transnationale, écriture en poulâr/pulaar, ethnographie multisite, littérature peule, mondialisation/approach, writing in pulaar, multi-sited ethnography, pulaar literature, globalization.